

CAMILLE LARBEY

MARLENE DIETRICH

CELLE QUI AVAIT LA VOIX



capricci *STORIES*

CAMILLE LARBÉY

MARLENE DIETRICH
CELLE QUI AVAIT LA VOIX

capricci *STORIES*

4

LA RECLUSE

12

AUCUN TALENT, MAIS DU CHIEN

19

LE CHOIX DE STERNBERG

25

LA NOUVELLE GARBO

34

LINDBERGH BUSINESS

40

LE SÉRUM ANTIVENIN

46

LE SÉSAME

53

FRENCH LOVER

61

ON FAIT DES FILMS ICI,
PAS DES VOITURES

66

FAUT-IL TOURNER AVEC UN EX?

73

VIVA LAS VEGAS

80

MARLENE, RENTRE CHEZ TOI!

87

TOP CHEFFE

93

LA DERNIÈRE DES PRUSSIENNES

98

CELLE QUI AVAIT LA VOIX

LA RECLUSE

Jacques Chirac frétille d'impatience. En cette fin d'après-midi du 28 août 1987, il s'apprête à rencontrer Madonna. Sur les conseils de sa fille Claude, fan de la *Queen of pop*, il a tiré quelques ficelles afin de faire autoriser son concert au parc de Sceaux. Et ce, malgré l'opposition du maire de la commune. L'entrevue devrait redorer son image de Premier ministre auprès de la jeunesse. Au pire, elle lui permettra d'oublier un instant cette cohabitation empoisonnée avec Mitterrand. Un prétexte a été tout trouvé : sous les auspices de Chirac, Madonna va remettre à Line Renaud un chèque de 500 000 francs en faveur de sa fondation pour la recherche contre le sida. La presse a naturellement

été conviée. Devant les tentures rouges du salon de l'Hôtel de ville de Paris, Chirac remercie Madonna, dit que son action est « *vraiment chic, vraiment sympa de sa part* ». Puis il empoigne l'Américaine par les épaules et lui claque deux grosses bises sur les joues.

Le lendemain, une autre star découvre la scène dans son journal. C'est Marlene Dietrich. Consternée par ce qu'elle voit, elle s'empare du téléphone et appelle son grand ami Louis Bozon. Elle a l'habitude d'appeler l'animateur radio pour papoter, ou dès qu'une question la taraude : combien font 1000 dollars en francs suisses ? Où descendra Mikhaïl Barychnikov lors de son prochain passage à Paris ? Quel est son propre numéro de téléphone ? Une fois Bozon au bout du fil, elle se lâche dans son français légèrement claudicant avec l'âge : « *Est-ce que vous avez vu le France-Soir ? C'est monsieur Chirac qui embrasse Madonna. J'ai été choquée, moi ! Elle ôte ses culottes et les jette dans le public. C'est un goût de misère. Et elle, elle est vulgaire à un point affreux, non ?* »

Voilà huit ans que Marlene Dietrich est alitée dans son appartement parisien, 12 avenue Montaigne. Ses jambes ne cessaient de la trahir. Elles furent la cause de l'arrêt soudain de sa carrière de chanteuse quand, le 29 septembre 1975, au moment d'entrer sur scène au Her Majesty's Theater de Sydney, elle tomba lourdement, le choc provoquant une fracture ouverte du fémur gauche. Marlene leur a dédié un poème tragique :

N'est-ce pas étrange :
Ces jambes
Qui ont fait
Mon ascension et ma gloire,
Facile, non ?
Ont causé
Ma chute
Dans la misère !
Étrange, non ?

Un soir, elle glisse sur le carrelage de la salle de bains et passe la nuit sur le sol avant d'être retrouvée le lendemain par Louis Bozon – quelques intimes possédant la clef de son appartement. Ces heures interminables lui font prendre une décision : puisqu'on ne peut tomber si l'on est dans son lit, autant y rester tout le temps. La chambre est dès lors organisée en conséquence. Un bureau, à gauche, avec le courrier lorsque, trois fois par semaine, vient la secrétaire. À sa droite, les nombreux médicaments. Le long du lit, des feutres, une bouteille thermos, le réveil, la brosse à dents, une plaque chauffante, ainsi que le minimum pour cuisiner. Sous le lit, un pichet en porcelaine et une marmite métallique en guise de pot de chambre. Elle ouvre ou ferme la fenêtre grâce à un système de cordelettes et, si quelque chose est trop loin, une longue pince de préhension permet de l'attraper.

L'objet le plus important de cet univers de poche est le téléphone, dernier lien avec le monde. Elle passe de longues heures à papoter avec des admirateurs

aux quatre coins du globe, entraînant de monstrueuses factures. Sa réclusion prend des allures d'isolement quasi total puisqu'elle refuse de plus en plus les visites de ses anciens amis. Lorsque, de passage à Paris, Douglas Fairbanks Jr. ou Billy Wilder l'appellent, elle se fait passer pour la bonne ou la cuisinière et informe de l'absence de Madame. En vérité, elle ne veut pas être vue. Les photos volées de Garbo au crépuscule de sa vie, se promenant dans Manhattan, l'ont remuée. Plutôt laisser aux gens le souvenir de la Dietrich des grandes années que d'exposer les outrages du temps. Rien ni personne ne pourra donc la faire sortir. Pas même le président Mitterrand qui essaie de l'attirer à l'Élysée en lui décernant le titre de commandeur de la Légion d'honneur. Néanmoins, elle correspond longuement avec ses fans. Certains lui envoient une photo à dédicacer qu'elle n'a pas encore dans sa collection. Elle garde le précieux cliché, non sans en renvoyer un autre – signé, bien sûr.

Comme toutes les vieilles personnes dont l'aigreur se mêle à l'ennui, Marlene médite. Pas sur ses voisines de palier, mais sur les personnalités qu'elle a connues ou qu'elle aperçoit au détour d'un article de *Paris Match*, *Vogue*, ou lors d'une rediffusion à la télévision : Isabella Rossellini a les lèvres décidément trop grosses, Douglas Fairbanks Jr. devrait se teindre les cheveux, Nancy Reagan a l'air maigre comme un clou sur les photos, Chaplin n'était pas drôle du tout dans la vie et Charles Boyer était un Narcisse, Sinatra un vieil ivrogne et Kirk Douglas

un « *enfant de salaud* » pour avoir osé parler de leurs conversations téléphoniques dans son autobiographie. Les acteurs et actrices du moment ne l'intéressent pas, à l'exception de Robert Redford. Avant lui, il y avait eu Romy Schneider. Marlene éprouvait une grande affection pour celle qui, comme elle, avait quitté l'Allemagne pour faire carrière à l'étranger. Dietrich fournissait l'interprète de *La Piscine* en amphétamines les dernières années avant son suicide ; les pilules étaient cachées à l'intérieur de livres creusés puis emballés et livrés directement au domicile de Schneider.

Dans son repli, elle autorise de rares amis à lui rendre visite. Leurs nerfs sont souvent mis à rude épreuve lorsqu'elle a trop forcé sur l'alcool. Maria, sa fille qui habite New York, passe de temps à autre. Elle vide discrètement de moitié les bouteilles de whisky de sa mère qui traînent dans l'appartement et les remplit d'eau. Ensemble, elles déballet des boîtes et des tiroirs pleins de vieux souvenirs, afin de faire du tri. Est ainsi exhumé, une fois, un manteau de pluie datant des années 1950, dont le tissu a fini par former avec l'âge une épaisse croûte s'effritant en miettes. Marlene ordonne de le ranger à sa place. Comme à l'accoutumée, elle ne veut rien jeter des vestiges de sa gloire d'antan. Sa fille a engagé une infirmière chargée de venir vérifier son état de santé. Dietrich la tyrannise, appelant même la police pour signaler la présence d'une intruse chez elle.

Sa claustration aiguise l'appétit des paparazzis. « *Je suis un animal traqué* », se plaint-elle. Certains ne reculent devant rien pour accrocher à leur tableau de chasse un cliché ou deux de la vieille Dietrich. Deux photographes français utilisent un camion-grue pour tenter d'atteindre sa fenêtre, au quatrième étage. Des Japonais parviennent au balcon, mais ils prennent peur lorsqu'elle braque sur eux son pistolet d'alarme servant d'ordinaire à faire fuir les oiseaux. Finalement, deux hommes réussissent le crime de lèse-majesté : après avoir soudoyé le gardien d'immeuble pour se faire ouvrir la porte de l'appartement, ils volent son journal et prennent des photos d'elle dormant dans son lit. Un magazine allemand rachète les négatifs et le carnet, puis les transmet à Maria qui les fait détruire.

La télévision reste sa lucarne sur le monde. Chaque année, elle regarde Roland-Garros et Wimbledon. Cela lui rappelle les bons moments passés avec le tennisman Fred Perry, en 1934. Traîne au fond d'un tiroir la coupure de journal les montrant complices, au bord de la piscine d'un hôtel de Palm Springs. Épatée par les performances de Björn Borg, elle lui écrit une lettre d'admiration, à laquelle le joueur suédois ne répondra jamais. Marlene Dietrich suit attentivement l'actualité. Au lendemain de la chute du mur de Berlin, les auditeurs de France Inter ont la surprise d'entendre ses impressions. « *Naturellement, mon opinion est merveilleux* », s'exclame-t-elle maladroitement en français avec son accent caractéristique, profitant de cette tribune

pour regretter que la télévision française ne passe pas sa chanson « J'ai encore une valise à Berlin » pour accompagner les images de l'événement historique. Toujours la première à entretenir le mythe Dietrich. Lors de la réunification des deux Allemagnes, c'est au tour du *New York Times* de recueillir sa joie. « *Ce jour a également fait ressurgir une voix du passé* », écrit le journal. En 1991, quand il s'agit de sauvegarder les mythiques studios de Babelsberg, à Berlin, là où elle tourna *L'Ange bleu*, elle transmet ses encouragements *via* la télévision allemande : « *J'ai la nostalgie de Babelsberg, et je souhaite que votre entreprise soit couronnée de succès. Au revoir. Je touche du bois!* »

Vivant au-dessus de ses moyens, elle manque d'argent pour payer son loyer. Ses amis doivent alors négocier avec les propriétaires un délai ou un beau geste en raison du grand âge de leur prestigieuse locataire. On essaie de lui trouver des interviews rémunérées afin de renflouer son compte en banque. L'avocat défendant ses intérêts fait un travail remarquable de chasse aux abus de l'utilisation de son image dans les journaux, institutions ou sociétés, dégageant ici et là des dommages et intérêts.

Chaque fois qu'un ancien amant ou ami meurt, elle fait encadrer son portrait et l'accroche au mur : son ancien mari Rudi, Erich Maria Remarque, Maurice Chevalier, Jean Gabin. Sa fille l'a baptisé « le mur de la mort ». Bientôt, il n'y a plus de place, car des « vivants » apparaissent aussi : Chirac, Reagan. Le 6

mai 1992, Marlene Dietrich s'éteint. Elle aura bien mieux qu'une photo au mur. Le lendemain s'ouvre la 45^e édition du Festival de Cannes, dont l'affiche, cette année-là, est une photo promotionnelle de *Shanghai Express*, tourné avec Josef von Sternberg soixante ans plus tôt. On y voit Marlene, les mains croisées sur sa chevelure blonde et le visage encadré par les plumes noires de son manteau. Dans ce film, son personnage est présenté comme une « *coaster* ». Une caboteuse. Une errante. Mais à trop dériver dans son propre mythe, Marlene Dietrich avait fini par se perdre. Dans ses affaires, on retrouvera une vieille photo d'elle datant des années 1920, avec, au revers, cette mention qu'elle a écrite au crayon de papier : « *Is this me?* »